



CULTURE

Duels et duos entre l'homme et le robot

Une exposition, qui se tient au Grand Palais à Paris jusqu'au 9 juillet, s'interroge sur la place de l'intelligence artificielle dans le processus de création artistique

EXPOSITION

Le timing est vraiment un hasard», assure Jérôme Neutres, co-commissaire avec l'historienne de l'art Laurence Bertrand Dorléac d'« Artistes & Robots ». L'exposition du Grand Palais tombe à pic : ouverte depuis jeudi 5 avril, elle vient prolonger l'annonce par le président français, fin mars, de son plan pour l'intelligence artificielle (IA). « Elle arrive au bon moment, mais ce n'est pas une exposition opportuniste, elle a plutôt mis du temps à être programmée », se défend M. Neutres, également directeur de la stratégie à la Réunion des musées nationaux Grand Palais

Un premier dossier axé sur les arts numériques avait d'abord été retoqué par l'institution car jugé « trop pointu, trop marginal ». « Notre chance a été que le débat de société sur l'intelligence artificielle soit devenu prégnant, se réjouit-il. La problématique de l'utilisation de robots à des fins artistiques est devenue un sujet branché. »

Derrière le titre générique d'« Artistes & Robots », l'exposition est traversée par une question simple : un robot peut-il créer une œuvre d'art ? Pour y répondre, le duo de commissaires a imaginé un riche parcours à travers le temps, des années 1950 à nos jours. L'exposition s'ouvre

joyeusement sur un film de démonstration du *Méta-Matic* (1959), sculpture mécanique d'esprit dada de Jean Tinguely : un simple jeton l'active et permet de choisir la couleur des feutres actionnés. On obtient des griboillages toujours différents, dont plusieurs sont encadrés à côté de l'épileptique machine, aujourd'hui inerte.

Robots animaux ou musiciens

A ses côtés, la première sculpture réellement cybernétique (c'est-à-dire interactive) de l'histoire de l'art réagit aux variations lumineuses et sonores par une sorte de danse : il s'agit de *CYSP 1*, morceau de patrimoine robotique créé en 1956 par Nicolas Schöffer



et tout juste restauré.

C'est à la même époque que les scientifiques commencent à parler d'intelligence artificielle, un concept compris comme « *l'ensemble des théories et des techniques visant à réaliser des processus qui simulent l'intelligence humaine* », explique M^{me} Bertrand Dorléac. Les premiers robots, même élémentaires, influent directement sur le cours de l'histoire de l'art. « *L'artiste ne crée plus une œuvre, il crée la création, et l'œuvre est en fait le processus de fabrication de l'art* », résume Jérôme Neutres, citant le même Nicolas Schöffer, décidément visionnaire.

Les robots de la première séquence de l'exposition rappellent l'homme ou l'animal : les mini-automates de Leonel Moura dessinant en essaim, le robot au corps-pupitre de Patrick Tresset, dont le bras mécanique muni d'un stylo et relié à un œil-caméra réalise des natures mortes, ou l'automate graffeur de So Kanno et Takahiro Yamaguchi.

Plus le robot devient sophistiqué, plus il se dématérialise. Il intègre l'œuvre sous forme de programme informatique, extension des possibilités de l'artiste. La machine est alors capable de générer des formes inédites, proches de l'abstraction géométrique. C'est le cas chez la précurseuse de l'art algorithmique Vera Molnar, ou chez le musicien Iannis Xenakis et ses dessins-partitions. Plus contemporaine, l'installation immersive *Data.tron* de Ryoji Ikeda donne à voir et entendre les flux de données de notre monde connecté.

Au fil de la déambulation, le paysage s'hybride. On peut souffler sur les emblématiques *Pissenlits* numériques d'Edmond Couchot et Michel Bret. On traverse le jardin sensible de Miguel Chevalier, dans lequel les fleurs naissent, grandissent et meurent au passage des visiteurs. Les ta-

bleaux de Cézanne ou de Turner, introduits dans un logiciel de simulation de paysages 3D par Joan Fontcuberta, ouvrent des perspectives inattendues.

Partout, des formes inédites recherchées par l'artiste sont générées par la machine. « *Les révolutions techniques bouleversent la temporalité et l'espace des œuvres, confrontées à l'infinitude, et nous obligent à nous question-*

« Notre chance a été que le débat de société sur l'intelligence artificielle soit devenu prégnant »

JÉRÔME NEUTRES
commissaire d'exposition

ner sur ce qu'est un artiste, l'art et une œuvre d'art », résume Jérôme Neutres. L'artiste et le robot, à qui est délégué du pouvoir, restent dans un rapport de hiérarchie fidèle à l'étymologie du mot, issu du slave *robot* (« besogne, corvée »). L'écrivain tchèque Karel Capek l'a utilisé pour la toute première fois en 1920 dans une pièce de théâtre peuplée de machines esclaves.

Création sans émotion

« *Avec l'IA, on s'approche d'un processus qui devient autonome, mais on reste seuls juges en matière d'art* », renchérit Laurent Mignonneau, dont l'installation *On the Fly* dessine des portraits instables des visiteurs grâce à un essaim de mouches numériques. « *Il faudrait que la machine puisse être juge de sa propre création pour être une entité réellement créatrice. En plus, il n'y a pas de recettes en art, ce n'est pas si facile à juger* », souligne l'artiste. Lors-

qu'on découvre l'absurde et hilarant court-métrage réalisé par Oscar Sharp, dont le scénario a été écrit par un logiciel d'intelligence artificielle, on perçoit bien le hiatus.

Dans la dernière partie de l'exposition, les artistes abordent les enjeux du *deep learning*, l'apprentissage qui rend les robots de plus en plus intelligents. Les théories du transhumanisme ne sont pas loin, qui promettent de faire converger l'homme et la machine jusqu'à l'immortalité. Il est même précisément question de l'Américain Ray Kurzweil, le chef de file du transhumanisme, dans un film réalisé par Fabien Giraud et Raphaël Siboni, qui imagine son errance en 2045.

« *Tu es un autoportrait qui bouge et qui parle, qui fait semblant d'avoir des émotions, mais tu n'en éprouveras jamais : tu es un objet, une représentation!* », vocifère l'artiste Orlan sur des écrans à l'adresse de l'*Orlanoïde*, son clone de métal et de silicone, dérisoire promesse d'éternité. Au côté de cette étrange créature, un autre humanoïde observe le visiteur : l'autoportrait de Takashi Murakami en bouddhiste illuminé post-Fukushima, à la double paire d'yeux rotatifs. Un duo inattendu qui clôt l'exposition avec une pointe d'hystérie assez irrésistible. ■

EMMANUELLE JARDONNET

Artistes & Robots. Grand Palais, 3, avenue du Général-Eisenhower, Paris 8^e. Ouvert les dimanche, lundi, jeudi, vendredi et samedi de 10 heures à 20 heures. Le mercredi jusqu'à 22 heures. Jusqu'au 9 juillet. Tarifs : 14 € et 10 €. Grandpalais.fr.



Des robots, des sentiments et des films

Une programmation de films est prévue en parallèle de l'exposition, samedi 7 et dimanche 8 avril, au Forum des images. L'occasion de (re) voir *Videodrome* de David Cronenberg (19 heures), *Creative Control* de Benjamin Dickinson (20 h 30) et *Minority Report* de Steven Spielberg (21 h 15), ce vendredi 6 avril. *Le Monde sur le fil* de R. W. Fassbinder (14 heures), *Real* de Kiyoshi Kurosawa (17 h 30), *Her* de Spike Jonze (20 h 15) et *Dark City* d'Alex Proyas (21 h 30) seront diffusés le samedi 7 avril. Enfin, *Robot and Frank* de Jake Schreier (15 h 30), *Le Cerveau d'acier* de Joseph Sargent (17 h 45) et *Le Cobaye* de Brett Leonard (20 h 30), le dimanche 8 avril. Pour la Fête du cinéma en juillet, le Grand Palais diffusera entre ses murs un cycle « Robots et sentiments » avec *Metropolis* de Fritz Lang et *La Planète interdite* de Fred M. Wilcox, le 1^{er} juillet; *Blade Runner* de Ridley Scott et *A.I. Artificial Intelligence* de Steven Spielberg, le 2 juillet; et *Terminator* de James Cameron, *Wall-E* d'Andrew Stanton, *Her* de Spike Jonze et *Ex Machina* d'Alex Garland, le mercredi 4 juillet.



« Untitled » (2018, impression numérique sur vinyle) de Peter Kogler. ALDO PAREDES POUR LA RMN-GRAND PALAIS